

Discours de Martine Walzer Palomo lors du vernissage de l'exposition
Epreuve d'artiste et autres combats. Série, suites, variations.

Les œuvres de Geneviève Petermann sont à croquer, métaphoriquement et littéralement, avec ses *croque-messieurs* et ses biscuits, mais en les goûtant, on risque d'avoir des surprises, comme si cette activiste de l'imaginaire faisait une mauvaise farce à ceux qui pensent que tout est digérable.

Les œuvres exposées font sourire, mais ce ne sont pas que des joyeuses iconoclasties. Les rires sont de résistance, résistances à toutes les dictatures du raisonnable, une forme d'acidité heuristique.

On a tendance de dire que les Français fuient à toutes jambes le ridicule et se font des tartines de bienséance. Elle, elle ose l'autodérision, voire la petite vacherie à la belge, [...] Avec Geneviève, c'est aussi Alice qu'on suit au pays des merveilles de Lewis Carroll. Ses œuvres sont des « dodos », des oiseaux étranges qui s'abreuvent à la mare aux songes. Bref, l'humour de Geneviève est un animal bizarre qui trouve sa nourriture dans les profondeurs du nonsense et de l'excentricité drôle et tragique. Elle est une contrebandière qui va faire exploser toutes les barrières en jouant avec ce qui peut être oppressant, éveilleuse de nos inconscients. Si le réel nous malmène, elle va le malmener à sa manière. Elle subvertit les imaginaires convenus et donc décolonise nos représentations. En décroissant les arts et les matières, comme de nombreuses artistes femmes l'ont fait en travaillant des matières pauvres, des tissus, des broderies – sans être du tout de nouvelles Pénélopes -, en osant emprunter des formes et des thèmes aux arts dits populaires ou folkloriques, Geneviève nous invite à une fête du sensible et de l'intime et à une re-visitation ludique de nos chimères et de nos rêves. Sorcière, au sens où Marlène Dumas l'entend, comme l'art de savoir manier le pinceau ou le balai, elle tend des souricières, pièges aux désirs qu'elle se plaît à détourner. Elle crée des fictions ou des autofictions.

La veine biographique et celle de la mythologie personnelle caractérisent de nombreux travaux d'artistes dès les années 1960-70 : Niki de Saint Phalle, Louise Bourgeois, puis Annette Messager ou Sophie Calle. Dans la mise en boîte de l'histoire de l'art féminin, on a coutume de dire que la génération féministe des années 70 a dénoncé l'usage que fait la société de l'image de la femme (vierge, pute, ménagère surtout, idiote), puis la génération suivante a réalisé un travail plus violent sur le corps, automutilations affichant un militantisme féminin du style *Kiss Kiss Bang Bang* ou *Feu à volonté*, mises en scène de corps souffrants. Aujourd'hui, les artistes femmes se penchent de manière plus ludique sur les questions de sexualité ou d'identité tout en rendant hommage à ces grandes précurseuses de l'art, ce qui soi-disant en passant dépasse toutes les limites de genre, car, admettons-le du bout des lèvres, certains hommes manient aussi l'autodérision...

On pense néanmoins d'emblée à Annette Messager, à ses autobiographies fictives, à ses *Vœux* ou ses *Piques* ou à Louise Bourgeois. Toutes deux ont refusé avec insistance le terme de « féministe » tout en travaillant avec opiniâtreté et ironie le féminin, mais en adoptant une forme subtile d'engagement et de distance.

Indiscutablement, Geneviève rend hommage à ses figures, même dans son *Epreuve d'artiste* qui cible la reconnaissance tardive de très grandes artistes femmes (Louise Bourgeois bénéficiera de sa première rétrospective au MoMa en 1982 – elle avait 71 ans). Geneviève, comme elle, incorpore le quotidien, l'infime, le dérisoire, le personnel dans le travail plastique. Comme elle, elle estime que l'intime est un matériau qui peut être travaillée sans tragique. C'est un moteur à émotions.

Geneviève est aussi comme Annette Messager une *collectionneuse*, artiste et femme pratique (1971-1975), une *truqueuse* (1975-1977) et une *colporteuse* (1980). Comme elle, elle se moque des clichés culturels et visuels qui structurent notre société, du regard des hommes sur les femmes, mais aussi des femmes sur les hommes. Les objets qu'elle détourne sont ordinaires, osant les déclinaisons des tissus, du fil, pour Messager, des étiquettes pour Geneviève, jouant sur les images du travail de dame. Tissus de ...mensonges, tissu social truqué, rapprochements de réalités dans une forme de déflagration, agissant en profondeur sur nos mécanismes d'associations. Elle crée des rencontres inattendues, nous dépayse, nous

dépouille de l'écran des usages. En brisant les chaînes, elle nous ouvre les portes des douceurs du fantasme et nous appelle à chercher d'autres résonances non dénuées d'équivoques.

Mais Geneviève se rit des mises en boîte. Alors, qui veut tenter d'introduire son exposition risque fort d'être épinglée à son tour, dans une œuvre à venir.

Biodiversité nous présente d'ailleurs de manière « hédoniste » un tableau de nez :

- Dérision des fameuses tables de physiognomonies ou de criminologies qui voulaient maîtriser le monde en déterminant – de manière très raciale – les traits saillants de personnalités
- - détournement également de nos imaginaires et analogies convenus. On connaît le *Nez* de Gogol et toutes les similitudes établies entre nez et organe... « phallique ». Geneviève montre les trous...de nez. Une petite revanche et une entreprise carnavalesque – nez et cul – et patatras, pied de nique à toutes les interprétations symbolico-iconographique-maculines. Elle est un « tantinet » rabelaisienne : oser l'hédonisme sans tabou et faire un pied de nez aux entomologistes de tout poil, aux classificateurs et autres ratiocinateurs physiognomonistes. Et tout cela sans odeur, l'air de ne pas y toucher.

Avec ses aphorismes, Geneviève retourne la réalité comme un gant ou une vieille chaussette ou comme une étiquette qui nous promet toutes les douceurs du monde et tout le monde du luxe alors que le pull gratte, pique et nous étrèque.

Geneviève part du connu, nos nez, nos étiquettes, nos petits biscuits, nos chaussettes pour faire émerger l'inconnu bouffon caché derrière eux avec un art de sainte cuisinière (les ex voto sont d'ailleurs présents dans son travail) qui refuse de céder au désespoir ou aux idées noires, en égratignant les prétendants fats, la cour des bellâtres.

Ainsi, *les croque messieurs* qui renvoient aux sites de rencontre qui regorgent de lieux communs soi-disant drôles, de beaux messieurs un peu rances, un peu émiétés par la vie, en catalogue peu alléchant, même si tout sourit. Geneviève est une Tille l'Espiegle résistante. Si elle ne fait pas comme Noël Godin un attentat pâtissier – trop grossier, trop collant –, elle combat les pète-secs en créant des hymnes poétiques, contrefactrice géniale qui désosse nos idées reçues, une nouvelle cuisine vous l'avez compris . [...] J'ai de la peine à finir ce catalogue, car Geneviève nous invite, vous l'avez compris à jubiler, exulter, jouir du pur plaisir de continuer la liste, car ils sont tous égoïstes si l'égoïste est celui, comme le dit Labiche, qui ne pense pas à moi. Geneviève nous permet de travailler de manière très tendre nos zygomates. Drôle de vie et vie drôle loin du consensuel et du politiquement correct.

Son *Epreuve d'artiste* est un véritable manifeste post-dada. Qui lutte contre toutes les monocultures et spécialisations mortifères qui envahissent le monde. Geneviève, comme Mallarmé l'a écrit, veut donner « un nouveau sens aux mots de la tribu » Y CROYEZ-VOUS ? résonne encore et encore, les fausses entrées à la benne, à la Ben. Elle nous invite à des glissades étranges qui font éclater « les inconvenances dissimulées sous des apparences respectables » (Jean-Michel Ribes, p.71)

Geneviève, comme les dadas, détourne le sérieux de l'art et de la culture [...]

On peut penser aux Guerilla Girls, un groupe d'artistes femmes américaines ou à Sylvie Fleury qui en 1992 s'approprie un tableau de Mondrian, maître de l'Abstraction, en y collant de la fourrure synthétique.

Geneviève, comme elle, choisit les actions décomplexées : casser les certitudes, oui, mais avec du plaisir et du rire. Et finalement, même son *croque messieurs* est une œuvre tendre. Son art est donc un mixage qui explore en souriant nos tristesses, nos incapacités d'être au monde, nos petites cruautés, nos vitriols.

Comme Hannah Höch, dadasophe qu'on a oublié longtemps dans les manuels d'histoire de l'art, Geneviève est en quête de nouveaux matériaux et détourne les objets du quotidien. Elle suit les préceptes de Filliou de transformer l'économie en économie poétique et écologique : elle peint sur des sachets de thé, des allumettes, des étiquettes.

Ses *Étiquettes* sont « scotchantes ». Geneviève s'inspire de la rhétorique ronflante des marques et pousse leur logique jusqu'à l'Absurde. Effigies du luxe et de la consommation, leur enflure explose. Elle fait vagabonder notre imaginaire en proposant une dimension narrative tout en se moquant des vanités à l'œuvre. Elle sait extraire une forme, un terme symbolique et les changer en un contenu affectif ou

narratif, y infuser de l'intime, tout en se moquant des philosophies à infuser. Ces étiquettes me rappellent les *bene pendentes* de Louis Bourgeois qui achetait des tapisseries en France pour les revendre aux USA et les restaurait, mais il demandait à sa femme de couper les parties génitales des Cupidon (elle les mettait dans une boîte – tintinnabulum tissé) et leur substituait des feuilles de vignes. On connaît l'oeuvre de LouisE Bourgeois qui a osé appeler un grotesque et immense pénis Petite Fille. Plus sagement, Geneviève collectionne les étiquettes.

Photomaton et *Narcisse* présentent des variations, des séries, divers médias, gravure, dessins, photos et lavis. Geneviève nous montre, comme le couple de photographes-philosophes des Blûme qui se scénarisaient pour mettre en scène l'hystérie contemporaine d'être vus, l'inquiétant et hilarant narcissisme actuel, la folie de devoir être regardés, de se regarder regardés, frissons du regardeur et de celui d'être regardés, poussés jusqu'à l'hallucination face à ces hypertrophies du moi, ou plutôt ce qui restera du moi, un énorme œil cyclopéen...qui fera la taille de nos téléphones portables.

Socks rappellent ces exercices qu'on fait à l'école primaire. Prends une photo de toi, un ciseau et des magazines. Découpe dans des magazines ce qui te plaît et colle ceci sur ta photo ou sur la photo de tes idoles. Transforme-toi, chère petite fille, en fleur, en soleil et en princesse pour être vue par le prince charmant. Geneviève ici lutte contre le froid en affublant les photos de Frida Kahlo, de Niki de Saint Phalle, de Piaf,... de chaussettes. On sent bien tout le rituel. On se raconte une histoire. Ils les ont quittées et elles se retrouvent seules. Ils leur avaient offert des chaussettes – mais pourquoi bon dieu il m'offrait des chaussettes ??? -. Alors, pour combler le manque, car c'était le pied avec toi et maintenant je suis comme une vieille chaussette – chaque jour j'enfilerai à notre effigie une paire de tes chaussettes car on ne fait plus la paire. Récit pudique des bribes d'une vie, de nos vies. Ces chaussettes tricotées sont un fil ténu entre la vie et le rêve.

[...]

L'humour chez Geneviève peut être aussi une forme de compassion, de générosité sans se leurrer d'aucune illusion, sans mièvreries. Ce sont les hommages à nos grands-mères. On pense à *Molloy* de Beckett « J'ai l'esprit qui fond quand j'y pense », à Louise Bourgeois et ses housewife, ses femmes maisons ou femmes de maisons, voire même en mauvaise traduction femmes de ménages, une maison femme, body and soul, condensés de souvenirs, d'affects qui déclenchent souvent des émotions mitigées. Tout déplacement est une fuite, mais aussi un sauvetage. On ne rumine pas ses frustrations, on en joue, iconoclasme qui devient iconophilie et amour de la vie.

[.. conclusion et remerciements]

Bibliographie sélective :

- Jean- Michel Ribes, *rire (de) résistance*, Théâtre du Rond-Point, Beaux-Arts éditions, Paris 2010
Camille Morineau, *Artistes femmes de 1905 à nos jours*, Paris, Centre Pompidou, 2010
Ditmer Elger, *Dadaïsme*, Cologne, Taschen, 2004
Laure Adler et Camille Viéville, *Les femmes artistes sont-elles dangereuses ?*, Paris, Flammarion, 2018
Elles@centre pompidou, artistes femmes dans la collection du musée national d'art moderne, Centre de création industrielle, paris, Centre Pompidou, 2009
Isabelle de Maison Rouge, *Mythologies personnelles, l'art contemporain et l'intime*, Paris, Scala, 2004
Philippe Roberts-Jones, *Magritte ou la leçon poétique*, Mayenne, La renaissance du Livre, 2001
Jean Frémon, *Louise Bourgeois femme maison*, Paris, L'échoppe, 2008